

PAPKÈN

COLLECTION DIASPORALES

...parce que toute authenticité est un exil.

Jean Kehayan, L'APATRIE

Jean Ayanian, LE KEMP

Berdj Zeytounsian, L'HOMME LE PLUS TRISTE

Berdjouhi, JOURS DE CENDRES À ISTANBUL

Krikor Zohrab, LA VIE COMME ELLE EST

Arménouhie Kévonian, LES NOCES NOIRES DE GULIZAR

Michael J. Arlen, EMBARQUEMENT POUR L'ARARAT

Martin Melkonian, LE MINIATURISTE

Esther Heboyan, LES PASSAGERS D'ISTANBUL

Max Sivaslian, ILS SONT ASSIS

AVIS DE RECHERCHE,
UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE ARMÉNIENNE CONTEMPORAINE

Avétis Aharonian, SUR LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

Yervant Odian, JOURNAL DE DÉPORTATION

Anahide Ter Minassian, Houri Varjabédian,
NOS TERRES D'ENFANCE, L'ARMÉNIE DES SOUVENIRS

Henri Aram Haïrabédian, DIS-LUI SON NOM

Krikor Beledian, SEUILS

Zabel Essayan, MON ÂME EN EXIL

Takuhi Tovmasyan, MÉMOIRES CULINAIRES DU BOSPHORE

Jean-Claude Belfiore, MOI, AZIL KÉMAL, J'AI TUÉ DES ARMÉNIENS

Ara Güler, ARRÊT SUR IMAGES

Fethiye Çetin, LE LIVRE DE MA GRAND-MÈRE

Viken Klag, LE CHASSEUR

Chavarche Missakian, FACE À L'INNOMMABLE, AVRIL 1915

Téotig, MÉMORIAL DU 24 AVRIL

Hamasdegh, LE CAVALIER BLANC

Vahé Oshagan, ONCTION

Aram Pachyan, AU REVOIR, PIAF

Vahé Berberian, AU NOM DU PÈRE ET DU FILS

Zareh Vorpouni, LE CANDIDAT

Meguerditch Margossian, SUR LES RIVES DU TIGRE

Nicolas Sarafian, TERRES DE LUMIÈRE

Jean-Baptiste Baronian, LE PETIT ARMÉNIEN

Mélinée Manouchian, MANOUCHIAN

Vahan Tékéyan, CÉSARÉE

OVANNÈS BODOSSAKIS

Papkèn

Parenthèses

EN COUVERTURE :
Papkèn, *Galet peint* (Kéa, 1979).

OVANNÈS BODOSSAKIS, nom de plume de Jean-Pierre Bodossian, est architecte, d'ascendance grecque, arménienne et flamande. Après des études au collège arménien de Sèvres, il voyage en Angleterre où il découvre le jazz, puis à Buenos Aires pour revoir son grand-père. Un passage à Louis-Légrand en philosophie et il intègre les Beaux-Arts de Paris pour ses études d'architecture dans l'atelier d'Otello Zavaroni. Il ne cesse de voyager, notamment en Grèce, à Mytilène, comme un retour aux sources familiales.

La rencontre avec l'éditeur Robert Morel installé près de Forcalquier sera déterminante et lui fera découvrir la Provence où ses parents vont retrouver les lumières de la Grèce. Il achève ses études d'architecture aux Beaux-Arts de Marseille en 1969.

Comme coopérant, il découvre l'Algérie, l'œuvre de Fernand Pouillon, le M'Zab et la Kabylie. Il intègre un temps l'atelier d'architecture de Jean-François Jacoulet et poursuit diverses missions d'expertise et de conseil.

Toujours proche de Papkèn, son père, Ovannès organise une exposition de ses peintures en 1981 à Aix-en-Provence. En 1984, ils décident ensemble d'un nouveau voyage en Grèce et en Crète, pendant lequel la proximité permet les échanges, les souvenirs, les récits familiaux. Au décès de son père, Ovannès Bodossakis décide de se mettre à l'écriture pour fixer tous ces parcours et ces rencontres dans une sorte de biographie de l'intime.

PAPKÈN BODOSSIAN (25 août 1914 - 25 mars 1986) est né à Bardizag, village arménien au sud d'Istanbul, à la veille du génocide. Après l'exode, il étudie à Venise puis à Paris où il fréquente les académies artistiques et commence à peindre. Il expose notamment au Salon des indépendants et collabore en tant qu'illustrateur à plusieurs revues littéraires. Dans les années soixante, il s'installe en Haute-Provence où il ne cesse de créer avant de décéder à Paris.

COPYRIGHT © 2024, ÉDITIONS PARENTHÈSES.

www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-408-9 / ISSN 1626-2344

PROLOGUE

9

Les faits et transmissions relatés ici portent sur plus d'un siècle. De l'Anatolie à la Grèce, de l'Italie à la France avec passage obligé en Allemagne. Ils se terminent il y a quarante ans. Il a fallu à l'auteur ce temps écoulé pour prendre l'entière conscience de l'influence et de la force de ce passé.

Ce récit relève d'une transmission entre quatre générations : des grands-parents de Papkèn devenu peintre à Montparnasse, qui trouva son équilibre dans la création artistique avant la guerre de 1939, jusqu'à Ovannès dont la vie en a été fortement influencée.



II

« Cette rencontre a eu lieu il y a un demi-siècle. Je ne l'ai pas racontée jusqu'à ce jour parce que je ne savais pas comment m'y prendre. Je le fais maintenant pour qu'une trace subsiste d'événements qui ont tant marqué ma vie. Mes souvenirs sont lacunaires. Je n'ai rien noté à l'époque, on comprendra pourquoi, mais c'est peut-être devenu un avantage. Il faut s'être délesté d'une grande partie du passé pour que l'essentiel apparaisse. »

Jean François Billeter,
Une rencontre à Pékin (Allia, 2017)

L'ENCRE VIOLETTE

13

— Alors Ovannès, cette semaine ? demande Papkèn.

— Rien de bien neuf. Sauf que j'ai souvent pensé à ton grand-père Mardig. Une idée m'est venue à son sujet. Quand tu es né, ta mère, sa fille, n'avait pas plus de quinze ans. Mardig devait avoir dans les quarante-cinq ans. Il chantait et contait depuis plus de vingt-cinq ans. Cheminant de village en village avançant loin en Anatolie, une quête plus forte que lui-même, ce besoin de découvertes. Il devait avoir ça dans la peau.

Une vie différente, un pays, des coutumes, des costumes, entre environ 1890 et 1915. Je voudrais y être. Être un petit garçon, qu'il me prenne par la main, m'ouvre les yeux sur ce monde de sultans, de beys, de pachas, de gynécées. Aller aussi par la main de ta grand-mère Eva, la sage-femme, dans l'intérieur de ces maisons remplies de femmes, de tapis colorés, de parfums et d'ombre.

C'est une rêverie. Elle s'est terminée douloureusement quand je prends conscience que je n'y aurais rien compris. Non pas parce que je parle peu l'arménien, je pourrais m'y remettre. Mais parce qu'ils devaient parler turc et que je n'en connais pas trois mots. Le plus souvent Mardig devait chanter en turc ! Cela m'a bouleversé. À cette époque-là, le déracinement durait depuis plusieurs générations. Je le savais par l'histoire de ma famille. Mais cette étrangeté du langage me semble plus infranchissable que la barrière du temps.

— L'essentiel est dans la sensibilité, la manière de voir sert de guide. Quand tu étais gosse, tu voulais être explorateur. Grand-père à sa façon était explorateur. Il partait des mois entiers à la belle saison, il allait très loin. Pour chanter, pour voir, écouter, connaître le pays,

mais davantage rencontrer les hommes, l'esprit d'ailleurs, s'imprégner, sentir. Vous vous seriez bien entendus.

— En bavardant avec toi, je n'ai plus la sensation de coupure du temps. L'unité se recrée, le passé devient présent, tout s'harmonise. J'aime ces êtres dont tu me parles. Bien qu'ils soient partis, que je ne les aie jamais connus, ni vus, ni touchés, je me sens plus proche d'eux que de bien des personnes qui m'entourent. C'est étrange. Est-ce parce que tu as bercé mon enfance de ces paroles que cette présence reste en moi si vivante ?

— Et maintenant, dit Papkèn, nous sommes ici ensemble. Peux-tu me dire pourquoi tu as choisi ce lieu en Haute-Provence aride, cette ruine perdue sur une colline déserte ?

— À cause de la lumière de Grèce que j'ai retrouvée ici, après un an de grisaille parisienne. J'étais stupéfait de trouver cette intensité en France.

— Pourquoi cette sensation de bien-être ici ? Notre travail, nos efforts, le temps passé à cela ne suffisent pas à tout expliquer. Ce sont des retrouvailles qui se créent ici. Je reviens à ce que je voulais te dire. Il y a une dimension qui ne surgit que par la sensation d'unité avec notre histoire.

— Sans que je m'en rende compte sur le moment, c'était un acte de réparation de m'engager à rendre habitable cette ruine. J'y ai passé trois ans dans une sorte de fusion, sans m'éloigner d'ici. Une reconstruction faite avec des amis et vous les parents. Je ne saisissais pas vraiment le sens que cela avait. Même si tout est voué à la destruction future, j'ai besoin d'un point d'ancrage. Un lieu pour reprendre pied, ne pas m'éparpiller, vivre une continuité.

— En t'écoutant, il m'est venu à l'esprit quelque chose de Mytilène que j'ai perdu et pour lequel j'aurais donné beaucoup.

En arrivant dans l'île vers 1920 avec une chemise et un baluchon, fuyant la Turquie, j'étais trop petit pour aller à l'école. À côté de notre gîte — on habitait un sous-sol en terre battue sous la maison du patron grec pour lequel papa travaillait — se trouvait une fontaine. La fontaine de la mosquée du temps de l'occupation turque, et un peu plus loin, sur une pente, une baraque où vivait un type seul. Il avait à peu près l'âge de grand-père. On l'appelait Bezdig Hairig — petit

14

père. Il n'était pas grand, très calme. Il ne buvait pas, et n'allait jamais au café. Il mangeait peu, mâchait longuement, il était très soigné. Il m'avait pris en affection et me racontait des histoires dont je ne me souviens plus. Il m'a appris à lire. Il arrivait souvent qu'il m'appelle et me dise : « Ça suffit, tu as assez joué. Va te laver les mains et viens me voir. » J'y allais, attiré par ses paroles telle une guêpe par le miel. Il me faisait asseoir à l'ombre. Nous restions en silence un moment, puis il sortait du papier. Un papier épais, jaune. D'où sortait-il ces grandes feuilles ? Je n'en sais rien. Cela devait coûter une fortune. J'y ai songé par la suite. À cette époque je ne faisais qu'ouvrir grand les yeux. Il traçait des caractères avec une encre violette et me les faisait copier en épelant les lettres. Jusqu'à aujourd'hui j'en garde le souvenir. Nous étions assis par terre. Cela durait un bon moment et puis il me lâchait. Je repartais courir avec les vauriens de mon espèce.

Quand il était seul, je le voyais parfois sortir un cahier qu'il s'était fabriqué avec de belles feuilles. Une ficelle attachait l'ensemble. Il devait y avoir une centaine de pages couvertes de son écriture fine et régulière. Une dentelle violacée. Dès que j'arrivais, il rangeait le cahier tel un bien précieux. C'était un *soufi*, un sage.

Envoyé plus tard en Italie, je n'ai jamais revu Bezdig Hairig. Ma tendresse pour lui est restée comme ma curiosité pour son cahier. J'aurais bien voulu savoir ce qu'il pouvait y noter.

Des années plus tard à Paris, j'ai appris par de vagues cousins que Bezdig Hairig était mort. J'ai écrit à ses enfants, ou à ses neveux car je crois qu'il n'avait pas d'enfant. Ils étaient toujours à Mytilène et tenaient une épicerie. La réponse a mis du temps à me parvenir. Quand j'ai vu l'enveloppe, j'ai tremblé de joie. Peut-être allaient-ils m'envoyer un paquet avec le carnet demandé ?

Ces idiots me disaient qu'ils ne se souvenaient pas avoir trouvé le cahier que je décrivais. Ils avaient bien trouvé du papier avec des écritures, mais cela n'avait pas de valeur. Pour ne pas jeter le papier, ils l'avaient utilisé dans leur épicerie, en cornets d'emballage de graines de courges, raisins, pistaches et autres fruits secs qu'ils vendaient. Ils continuaient en disant qu'il n'y en avait plus et qu'ils ne pouvaient rien m'envoyer de Bezdig Hairig qui était très pauvre et ne possédait rien. Sans le savoir, ils avaient laissé passer un trésor entre

15

ON N'ÉPOUSE PAS UN ANGE

21

— Parler en arménien ou en turc... Et grand-père Mardig dans ces fêtes en Anatolie, chantait aussi en turc. Te souviens-tu de ses chansons ?

— Il chantait dans les deux langues. À Ovadjik il n'y avait presque que des Arméniens. Il allait chez les gens riches qui pouvaient le payer. Le village était construit en majorité avec des maisons à pans de bois à la mode ottomane. Ce n'était qu'une grande rue avec deux étages. Pas d'électricité et pas de goudron, de la terre battue, des chevaux, des carrioles, des animaux en liberté. Une espèce de Far West américain qui serait tombé en Anatolie. Une population d'hommes farouches aux statures imposantes. Mardig était reçu dans les grandes maisons. À l'occasion des fêtes du village, il jouait aussi en public.

— Ces fêtes datent du début du siècle ?

— Oui, d'avant la guerre de 1914. Ils partaient à trois, un violoniste, un tambourinaire, et lui jouait du oud. Les Turcs aussi les demandaient et les estimaient. Ils partaient l'été à Khasqual et à Denguil et plus loin encore. Une fois, ils sont allés à un riche mariage. Ils ont gagné pas mal de pièces d'or. À leur retour, ils se sont fait surprendre avec des filles au bord d'un lac. Tu connais l'histoire ?

— Oui ! mais raconte-la encore.

— C'était en été. Ils revenaient d'un mariage qui avait duré très longtemps. En rentrant, ils décident de s'arrêter en chemin, au bord d'un lac, pour jouer pour eux et se faire une fête — leur *kéf*. Ils devaient avoir du vin, de quoi se nourrir et de l'argent puisqu'on les avait bien



payés. Des vergers descendaient jusqu'au lac. Des femmes y travaillaient, et elles s'approchèrent à la vue des musiciens. La petite troupe pose ses affaires. Ils accrochent les vestes aux branches des fruitiers aux troncs blanchis à la chaux. Sur le bord du lac s'allume un feu pour éclairer la nuit tombante. La musique s'essaie avec les instruments qui s'accordent. D'abord le violoniste qui marche au bord de l'eau, puis le tambourinaire fatigué de la journée et de la poussière des chemins ; enfin Mardig chante, adossé à un arbre, en jouant du oud. Le rythme monte avec le feu, la musique se perdant dans le ciel étoilé. La cruche passe de bouche en bouche, distribuant son riche vin. Les voisines deviennent danseuses tapant de leurs mains au-dessus de leur tête, se mettent à chanter. La fatigue de la marche et du jour disparaît dans l'allégresse. La nuit est douce, il fait bon. Le temps suspendu s'immobilise dans un moment d'éternité. Il n'existe plus, en un bel instant de partage.

La musique fait son travail avec le vin. Les compères jouent, jouent, endiablés par ces corps de femmes qui enlacent le feu, jetant des ombres qui se perdent dans la nuit. Les vêtements tombent et tous vont se rafraîchir dans l'eau du lac, sous la lune, au cœur de la nuit. Les corps superbes se sèchent autour du feu et se retrouvent à danser ensemble, en chantant et en frappant des mains, nus, lancés dans une danse sacrée. On boit, la musique pousse les chants et cela continue toute la nuit, dans une entière impudeur et un manque total de discrétion, tout entier consacré à la beauté des corps, à la joie de la musique.

À mi-journée suivante, chacun était rentré chez soi, et tous dormaient, plutôt penauds, après avoir donné à leur épouse dans chaque maison l'argent de la musique.

Eva s'activait, heureuse de retrouver son grand escogriffe de Mardig. Une voisine est arrivée, puis une autre. Elles lui demandent si elle est au courant de ce qui se raconte dans le village.

— Tu sais, Mardig, ce n'est pas un ange.

— Ah ! Et pourquoi ?

— Eh bien ! hier soir, près du lac, dans la montagne, on raconte qu'ils ont fait danser des filles nues.

— Ah bon ! Et alors ?

22

— On dit aussi que les musiciens dansaient avec elles. Des gens du village qui travaillaient dans les villages voisins les ont entendus et sont venus voir. Ils sont partis effrayés ! Le responsable Mardig, ton mari, dirigeait la troupe. Alors, qu'est-ce que tu en dis ? Tu te rends compte si le prêtre l'entend ?

— Bandes de garces ! Vous êtes jalouses. Foutez-moi le camp. Je suis fière de mon homme ! Les vôtres n'arrivent pas à sa cheville... J'espère bien qu'il a fait ça ! Un homme qui ne sait pas s'offrir ces choses-là, ce n'est pas un homme ! On n'épouse pas un ange !

Eva n'en a jamais parlé au grand-père. Mais elle a engueulé les médisantes ! Pas de demi-mesure chez elle. Araxie, ma mère, m'a raconté ces histoires plus tard, à Paris.

Ce n'est pas ma mère qui m'a élevé. Elle avait quinze ans quand je suis né et elle jouait encore aux quilles. Grand-mère Eva était ma vraie mère, jusqu'à mon départ pour Venise. Elle m'aimait sans réserve, m'appelait « mon lion ». Dans cette tourmente, son amour de la vie a débordé sur moi, m'a abreuvé.

Un jour, plus tard, à Mytilène, je devais avoir sept ans, je reviens de classe en tenant ma culotte avec une ficelle.

— Que s'est-il passé ? me dit Eva en souriant.

— J'ai joué au jeu des boutons et j'ai tout perdu.

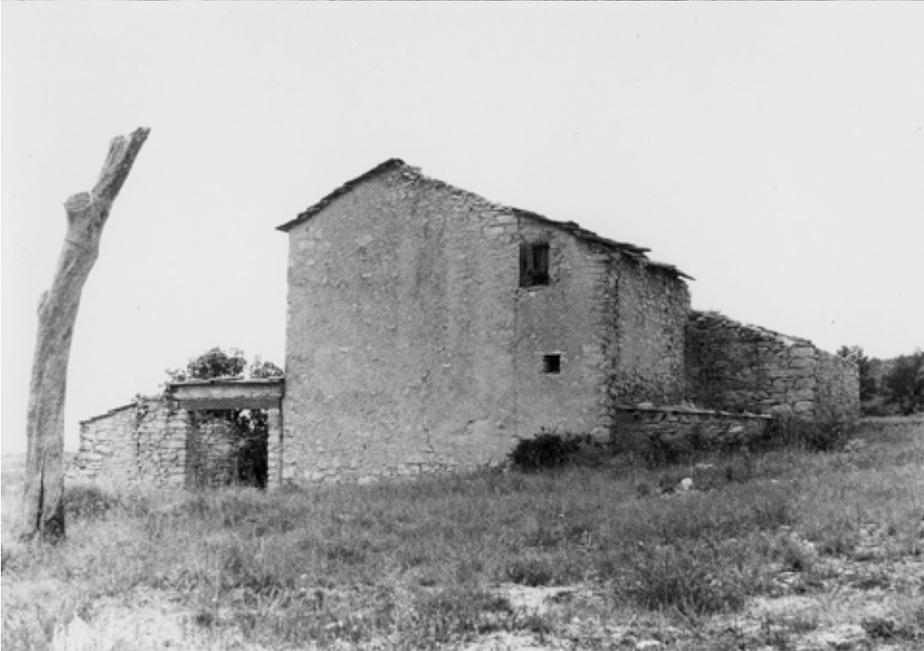
— Ce n'est rien. Je vais t'en coudre d'autres et t'en donner pour jouer.

Les anciens étaient de vieux renards à l'école. Moi, j'étais du pain béni pour eux. Ils m'ont plumé. Deux jours après c'était ma vengeance. J'ai ramassé un plein sac de boutons. J'avais gagné tous les boutons de l'école et j'ai apporté mon butin, triomphalement, à ma grand-mère. Quand elle m'a vu arriver avec mon sac, elle m'a dit : « Tu es mon grand lion. » Un sourire éclairait son visage, elle jubilait au fond d'elle-même. Elle m'a pris dans les bras et m'a serré très fort contre elle.

— Dans les difficultés de ton enfance, elle a su te donner tout son amour.

— Surtout de la confiance, un partage total. Quelque chose d'inconditionnel. Je pouvais tout faire. J'étais couvert. Un lien inébranlable, absolu.

23



JOUER OU FAIRE SEMBLANT ?

81

Le soleil surgit juste au moment où j'arrive près de notre vieille maison couverte de lauzes, je contourne l'amandier. Je m'immobilise entre deux genévriers. Papkèn ne m'a pas vu arriver. Il est assis sur le banc placé sous le porche d'entrée, devant le battant de la porte le plus souvent fermé. Son épaule droite est cachée par le cyprès planté là. Cet arbre masque le rosier accroché au mur, se chauffant à l'est. Quelques branches du rosier retombent au-dessus de Papkèn et lancent leurs derniers petits boutons de rose, écarlates et persistants.

Je vais m'approcher quand Papkèn se lève. Du pied il écrase sa cigarette dans l'herbe. Il reste immobile, absent, le regard fixé sur le sol du dallage de pierre, il l'a jointoyé l'été dernier. Quelques mètres carrés de pierre débordent de la cour, devant la maison, tel un tapis d'entrée.

— Tu es content de ton dallage ?

Papkèn lève lentement la tête, pas surpris de me voir, détendu, réjoui.

— C'est fait. Je m'en suis occupé ce juillet. En ce qui le concerne, j'attends le printemps prochain pour voir si mes joints tiennent, si les herbes ne vont pas ressortir. Cela m'étonnerait ! Tout au moins pour quelques printemps.

Par le passé, un saule mi-pleureur a été planté au sud de la cour. Au bout d'une dizaine d'années, après avoir bercé ce lieu de ses verts tendres et ses courbes lentes, l'arbre a séché sur place un été

sans pluie. Nous n'avons rien pu ou su faire pour le conserver en cet endroit trop rude pour lui. Nous l'avons compris et nous l'avons remplacé par un rosier.

Papkèn, pensant à la même chose que moi, me dit :

— Il ne faut plus attendre, l'hiver est tellement doux cette année que rien ne meurt. La sève est déjà là, regarde la vigne. Dans le jardin, le néflier est couvert de fleurs odoriférantes, parfumées. Les noisetiers ont des chatons longs de dix centimètres.

Papkèn reprend l'air un peu absent que je lui ai vu en arrivant. J'évoque le dessèchement du saule pleureur et le souhait du rosier qu'il avait évoqué.

— Tu parles de la mort. L'hiver est la fin d'un cycle. Tout se prépare pour un renouvellement. L'homme, lui, s'interroge sur son départ. En est-il de même ? Y a-t-il ou non une suite, autre chose ? Ces questions du temps passé n'ont plus d'importance aujourd'hui. Maintenant que le terme n'est plus si loin, les questions, les problèmes, s'estompent.

— J'espère bien que tu vas durer encore longtemps. Nous avons besoin de toi. Et tes petits-enfants, tu y penses ?

— Grand-père n'allait jamais aux enterrements, moi non plus je n'y vais pas. Je n'enterre pas les morts. Par contre, je bois un coup à leur santé.

La mort est un achèvement sans retour. Ce matin j'y pensais. Je suis assez habitué à penser à la mort. C'est ce qui est dans l'être qui compte, et s'il s'est accompli ou non...

Si je meurs en Provence, Sigonce est magnifique comme jardin.

Nous sortons de la cour, contournons la maison au sud pour aller à une trentaine de mètres. Papkèn s'arrête :

— Là, qu'en dis-tu ? C'est un petit coin pas mal du tout. C'est un bon endroit, tu ne trouves pas ?

— Avec ces vieux troncs d'oliviers que tu aimes, dis-je à Papkèn.

— Oui, des troncs tordus, semblables à ceux de Grèce. C'est bien cet endroit. La vue est très dégagée. Tu diras : « Il est là le père. »

À Ovadjik, j'ai entendu dire qu'à chaque enterrement on plantait un arbre. Chez les chrétiens on met souvent un cyprès, le cimetière de Forcalquier en foisonne.

Nous entrons dans la cuisine. Un fumet me saisit, riche d'herbes, d'épices, d'aromates, ainsi que Papkèn sait les marier. Inimitable. Je m'approche du poêlon de terre où mijote la sauce, rouge à souhait des tomates du pays, veloutée, frémissante. Nous installons la table. L'appétit invite à engloutir ce plat simple et savoureux. L'après-midi arrive avec le café oriental.

— Parle-moi un peu de ton arrivée à Venise.

— Un autre monde. En Grèce, la liberté absolue, et là, le monde de l'éducation convenable, policée, disciplinée.

À Venise, le premier hiver, la neige tombait beaucoup plus qu'à Mytilène. On jouait aux boules de neige. Des parties interminables. Un jour, tout joyeux, deux groupes se sont formés, les petits contre les grands. Le père Betchikian — je le préférerais à tous — s'est mis avec les grands. C'est lui qui m'a donné les premiers enseignements d'écriture ; il faut prendre son temps, mûrir la phrase avant de l'écrire, etc. etc. Être posé, réfléchi.

Moi, le petit caïd de Mytilène, j'ai préparé une série de boules. J'ai pensé, le plus grand est le chef. Nous, on est des petits. Il faut tirer sur le plus grand. Je l'ai bombardé, avec une ou deux boules de neige bien visées. L'une a fait tomber ses lunettes. J'ai continué.

« Arrêtez, arrêtez ! » s'est-il mis à hurler. Il était myope. Je le regarde, ce n'était plus le même individu. Il avait perdu son calme. Je ne pensais pas qu'un père était sacré, qu'il fallait le préserver. C'était un jeu. Je l'avais touché. J'allais gagner. « Arrêtez, arrêtez ! », continuait-il.

Moi je jouais, corps et âme. J'étais heureux, je l'avais eu. « Arrêtez, sauvages, qui était-ce ? Cela venait de là-bas. Papkèn, viens ici ! »

J'y suis allé, en petit saint, tranquille. Il m'a donné une paire de gifles royales. La révolte m'arrive d'un coup. Pendant qu'on jouait, j'avais oublié sa soutane noire de père. J'ai sauté sur lui, j'ai pris sa barbe à deux mains et je me suis mis à le secouer. Il criait : « Au secours ! »

Après un moment de stupeur, les grands m'ont arrêté. Jésuite, me disait-on, car je répondais toujours. Il fallait que j'aie raison, que j'aie le dernier mot. On m'a puni. C'est-à-dire qu'au réfectoire,



PARQUET DE VERSAILLES

109

C'est la période unique et courte de l'année où les chênes pubescents sont sans feuilles, car cette espèce-ci les garde jusqu'au printemps. Généralement, cela se situe la première semaine d'avril. Par chance, ou à cause de l'heure matinale, il n'y a encore pas de vent. Les vents forts de printemps dénudent le pays. La lumière inonde le sol. Des reliefs inconnus apparaissent pour quelques jours, crus, dépouillés, les arbres ont l'air peureux des chiens tondus.

Le regard observateur, Papkèn apprécie le paysage du moment. Dehors, seule touche tendre, les rosiers couverts de feuilles d'un vert bleuté préparent en les dressant ardemment leurs bourgeons bien gonflés de fleurs corsetées.

L'air pince, mieux vaut rentrer.

— Parle-moi de ton père, Onnig. Pourquoi n'êtes-vous pas allés vous installer dans le Sud ? C'était pourtant prévu avec Sorgoudj ?

— Leur rêve n'a pas pu se réaliser. Sorgoudj est mort, la sœur de papa Hripsimé n'avait plus assez d'argent. Sans Paul, l'affaire de tabac avait périclité. Elle est morte peu après à Alexandrie.

Papa ne pouvait pas, seul, acheter une ferme dans le sud ou n'a pas su le faire. Il a eu vent d'un terrain dans ses moyens, par un compatriote qui s'installait à Noisy-le-Grand. Il s'est décidé à y construire une maison tout en travaillant à Paris. J'étais l'aîné, je l'ai aidé.

— Il travaillait en tant que charpentier ?

— Heureusement pour lui. Après la période du début où il piquait l'aiguille et aidait Araxie à confectionner des pantalons,

il s'est engagé comme maçon ou charpentier sur différents chantiers. D'abord des patrons arméniens, puis des patrons français. Il est allé travailler jusqu'à Sens. Pour voyager, il se débrouillait avec trois mots de français.

— C'est à Sens qu'il a eu son accident ?

— Il travaillait sur un chantier tout seul et il est tombé de plusieurs mètres d'un échafaudage. Quasi paralysé, il a mis longtemps pour se traîner jusqu'au coin qui lui servait de chambre. Il n'a pas pu se mettre sur le lit. Il n'a été secouru que trois jours plus tard. Il a dû s'arrêter de travailler un bon moment, sans sécurité sociale bien entendu.

Papa était courageux et dur au travail, foncièrement honnête. Cela correspondait à son caractère. Une histoire à son propos illustre le bonhomme.

J'avais un chantier à Versailles, pour le rafraîchissement des murs. Dans une belle pièce, le parquet, dit « de Versailles », effondré sur deux mètres carrés et pourri, devait être refait. Les spécialistes demandaient à la cliente un prix très important pour refaire ce morceau, pratiquement le prix de toute la réfection des peintures de l'appartement. La cliente ne pouvait payer cette somme-là et ne trouvait pas de solution.

La peinture des murs se terminait. La pièce reprenait vie avec ce trou lamentable. Le samedi j'en ai parlé à Dédé, le nom des enfants pour le grand-père. Il ne travaillait plus pour les autres à cette période-là. Il réfléchit un bon moment et dit : « Allons voir ce parquet. » La description de l'assemblage l'intriguait, il ne connaissait pas ce montage.

Le lundi suivant, je dis à la cliente que si cela pouvait lui convenir, mon père pourrait le faire, et qu'il était prêt à venir voir le parquet. Elle était aux anges. « Et pour le prix ? » s'enquit-elle de suite. « Ça, vous verrez avec lui. »

Le mardi matin, il était sur place avec moi, à sept heures. Le dimanche, il m'avait posé un tas de questions pour connaître l'état du parquet. Il m'avait même fait dessiner de mémoire l'assemblage des lames. Il avait amené avec lui un énorme paquet de lattes de chêne, bien sec, convoyé sur son dos dans le métro et le bus.

IIO

III

Dès son arrivée, il vida et nettoya le trou de toutes les parties malsaines pour voir ce qu'il fallait faire. La cliente, effarée, posait des tas de questions : « Saura-t-il réparer ? Combien cela va-t-il coûter ? » et elle continuait en tournant autour de papa. Il me dit : « Le travail, ce n'est pas elle, mais le parquet, dis-lui de partir. » J'ai dû me montrer diplomate. Elle s'en est allée.

Papa s'est organisé, il a pris de nombreuses mesures, puis une à une il a taillé des pièces d'assemblage. Il n'a rien posé, il lui manquait du bois. Aussi le soir, le trou béant était-il plus grand qu'à son arrivée. La cliente faillit s'évanouir en croyant que rien n'était fait. J'ai essayé de la rassurer, sans succès.

Le lendemain, papa est arrivé avec un paquet de bois, plus gros encore, et a passé la journée à préparer ses lames de plancher. Le deuxième soir, le trou n'avait pas changé sauf à s'agrandir.

Le troisième jour, Papa a réparé toutes les assises qui étaient pourries. Il l'a fait pendant la matinée. La cliente est passée à midi, elle était blanche, le trou, pour elle, n'avait pas bougé. Je lui ai dit que tout allait bien. Elle m'a regardé avec des yeux vides.

Papa monta l'assemblage après le repas. Vers trois heures, tout était terminé. Impossible de voir la moindre fissure, le moindre manque, ni de comprendre le montage qu'il avait fait. Il avait utilisé du vieux chêne, impossible de voir trace de la moindre réparation.

Dix minutes après avoir fini son travail, sans un mot, il avait ramassé ses outils, balayé la pièce et il était parti laissant tout impeccable.

« Papa, lui dis-je, pour le prix que dois-je annoncer à la cliente ? »

« Je ne veux pas la voir celle-là. Je comprends qu'avec une femme pareille, le plancher s'effondre ! Tu lui comptes trois journées de travail. C'est bien payé pour l'heure où je finis. Le bois, n'en parlons pas, je l'ai récupéré sur d'autres chantiers. À samedi, mon fils. » Et il est parti.

J'ai souri. C'était bien dans sa ligne de conduite.

« C'est un miracle ! s'est étonnée la cliente. Tout à l'heure rien n'était fait et maintenant, cela semble avoir toujours été ainsi. » Elle a



TABLE

173	PROLOGUE	9
	L'ENCRE VIOLETTE	13
	« LÉGENDE » FAMILIALE	17
	ON N'ÉPOUSE PAS UN ANGE	21
	FAIRE CE QUI NE SE FAIT PAS	25
	REGARDE, REGARDE POUR LA DERNIÈRE FOIS	33
	GRETZ	43
	LE FILET DE MON ENFANCE	47
	LES VITRES DU QUARTIER TURC	51
	PIEDS NUS DE LA LIBERTÉ	57
	LA GITANE	61
	TOI AUSSI TU AS RAISON	67
	LES TROIS PAROLES DE MARDIG	75
	JOUER OU FAIRE SEMBLANT ?	81
	LE JEUDI SOIR	87
	APPARENCE OU PEINTURE ?	93
	ARRACHÉ DE VENISE	95
	ESCAPADES	99

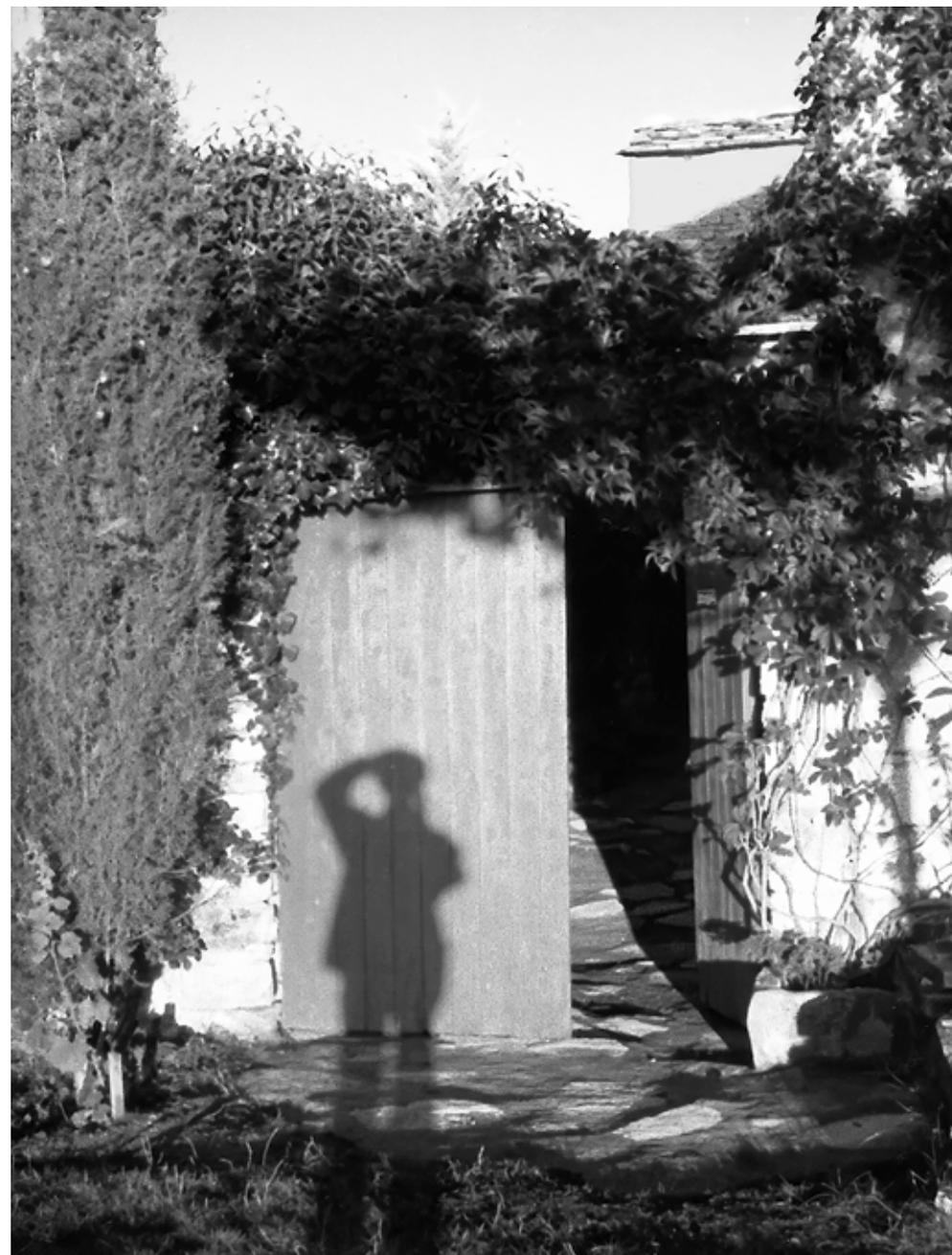
BOULEVERSEMENTS À PARIS	103
PARQUET DE VERSAILLES	109
L'AMI HAROUT	113
NOISY ET MONTPARNASSE	121
DIEU PAN	129
CONSTANCE, ET LA GUERRE	139
LES TOITS DE L'ARMÉE	147
QUEL MAGOT ?	155
PARIS PAR BALI	163



ILLUSTRATIONS

- Page 10 : Grand-père Mardig de Papkèn avec sa femme Eva, Mytilène, 1923.
- Page 19 : Papkèn, *Supplique*, gravure, 1956.
- Page 42 : Papkèn, *Itinéraire*, fusain, début années 1960.
- Page 60 : Papkèn, *Étude pour portrait*, crayon gras, années 1960.
- Page 74 : Papkèn, *La Tempête*, étude préalable de la toile, gouache, années 1970.
- Page 80 : « La Safranerie », ruine de Papkèn en Haute-Provence, juillet 1965.
- Page 86 : Papkèn, *Entrelacement*, étude à la craie Conté, 1972.
- Page 92 : Papkèn, *Monts de Chine*, gravure, 1963.
- Page 108 : Papkèn, *Les Baigneuses*, craie Conté, 1962, détail.
- Page 146 : Papkèn, *Pan à la flûte*, peinture à l'huile, 1950.
- Page 172 : Papkèn, *Floraison*, craie Conté, 1971.
- Page 175 : Papkèn, *Paysage*, étude à la gouache, années 1970.
- Page 177 : Ombre de Papkèn photographiant, porte de sa maison, 1980.

176



REMERCIEMENT :

Sous cette forme, le présent texte n'aurait pas vu le jour sans l'aide d'Évelyne Sagnes.